

## *Avant-propos*

Il faut bien l'avouer : la *Quête du Saint Graal* fait partie des textes plus souvent connus que lus et l'on ne compte plus les essais sur le Graal avec des titres aussi attirants que suspects : *Montségur et le Graal*, *Le Sentier du Graal*, *L'Ésotérisme du Graal : secret du Mont-Saint-Michel*, *Le Royaume du Graal : introduction au mystère de la France*, *Histoires secrètes du Graal : Cathares, Templiers, Rose-croix et Francs-Maçons, Anjou : terre sainte du Graal*, etc. Nombre de ces essais reposent sur des confusions de textes et de méthodes où, souvent, on ne sait plus de quoi l'on parle. On n'y utilise pratiquement jamais les textes originaux en ancien français ou en moyen haut allemand (Wolfram von Eschenbach) mais exclusivement des traductions quand ce ne sont pas de douteuses adaptations en français moderne. Celle de Jacques Boulenger a fait son temps<sup>1</sup>. C'est ainsi que des essais prétendument historiques sur le Graal se laissent souvent submerger par la fiction et le fantasme romanesques, au détriment de la pensée critique.

Pourtant, si le Graal fait rêver, parfois hors de toute mesure, faut-il le lui reprocher ? S'il existe bien des fictions modernes sur le Graal depuis l'œuvre de Julien Gracq, le mythe du Graal continue aussi de s'entretenir dans la littérature des essais. Le présent ouvrage y contribue sans doute à sa manière. Toutefois, si tout le monde a maintenant « son » explication du Graal, rares sont ceux qui peuvent l'étayer sur les textes médiévaux d'origine, sans rêverie ésotérique excessive mais sans timidité interprétative non plus. En fait, peut-on encore parler lucidement du Saint Graal après tant d'études simplement illuminées ou savamment sérieuses, après tant de délires incontrôlés ou d'interrogations inutiles, après aussi tant d'idéologies vénéneuses qui ont parfois choisi le terreau du Moyen Âge pour s'enraciner et prospérer insidieusement ?

Il faut sans doute commencer par un rappel. Les études sur la légende du Saint Graal connurent au début du XX<sup>e</sup> siècle un détournement tragique. Grâce au mythe du Graal, Himmler voulait prouver la supériorité de la « race aryenne » qui avait été la seule à pouvoir s'élever vers un idéal exemplaire symbolisé par l'objet mythique et pouvant servir d'inspiration au mouvement nazi. En 1936, il fit entrer dans la SS un érudit qui travaillait sur la question du Graal depuis plusieurs années. Le jeune Otto Rahn prétendait avoir trouvé dans les Pyrénées le château du Graal dont parle Wolfram dans son *Parzifal*<sup>2</sup>. Certaines données géographiques lui laissaient penser que Montsalvage était en réalité Montségur<sup>3</sup>. Au Moyen Âge, le château avait été le dernier refuge des cathares, communauté hérétique que l'Inquisition avait fini par exterminer. Par un tour de passe-passe, Rahn reconnut dans cette communauté cathare l'ordre des chevaliers de la Table ronde et du Saint Graal. Il prétendait que cette confrérie avait constitué une opposition à l'ancienne Église romaine. Himmler rêva de transposer tous ces éléments pour les utiliser à des fins politiques. La SS serait la réincarnation de la confrérie du Graal en lutte contre le « judéo-christianisme ». Ni plus ni moins. Elle prétendait s'inspirer des mêmes idéaux élevés : une race pure, des êtres d'élite, un trésor à conquérir pour un empire qui devait durer mille ans. On sait à quoi mena par la suite la glorification de « l'action pure » accomplie comme un devoir et un sacrifice ! Le mensonge scientifique transformé en délire politique avait fait son œuvre. Otto Rahn fut complice de ce détournement tragique mais le néo-paganisme européen était mort-né.

Otto Rahn avait d'autres problèmes. Il vivait et cachait mal son homosexualité au sein de la SS. Pour l'aguerrir, ses chefs le mutèrent dans l'encadrement des camps de Dachau et Buchenwald. Cela aboutit à le détruire psychologiquement ; il demanda à quitter la SS. On retrouva un jour le cadavre du médiéviste dans le Tyrol où il avait décidé de finir ses jours. La mythologie comparée est un sport dangereux mais peut-être aussi une science assez morale. Cet avatar nazi du Graal a toujours des conséquences en Allemagne où la mythologie comparée « indo-européenne<sup>4</sup> » n'a pas bonne presse. On la suspecte d'arrière-pensées nocives et on marginalise ainsi des secteurs entiers de la recherche. Attitude dangereuse : on abandonne à des sectes plus ou moins inspirées des domaines du savoir sur lesquels l'Université refuse toute analyse critique. On prépare, sans le vouloir, des récupérations incontrôlées de ces traditions par des groupuscules extrémistes en mal de légitimation culturelle.

Par une sorte d'aberration dont certains milieux intellectuels d'au-

jourd'hui sont victimes, on continue de suspecter toutes les études se référant au monde celtique ou germanique de sympathies plus ou moins occultes pour le fascisme<sup>5</sup>. D'une manière générale, toute étude mythologique serait même complice de ce détournement. Un tel *a priori* est aussi stupide qu'injurieux. Il est vrai que l'emblème de la croix celtique utilisé par certaines sectes ne fait qu'entretenir un préjugé néfaste. Malgré les incroyables errements du négationnisme contemporain, on ne peut confondre l'idéologie politique et la recherche scientifique. Jette-t-on un discrédit semblable sur la culture grecque sous prétexte que certains vases antiques présentent des svastikas comme motifs ornementaux ? Il y a donc bien ignorance et préjugé dans l'attitude des pourfendeurs du monde et de la mythologie celtiques. Préjugé car on continue de croire que l'Europe est la fille exclusive de Rome et de la Grèce. Ignorance car les Celtes ont existé et leur héritage a irrigué l'Europe. Il fut un temps où les tribus celtiques menaçaient la puissance romaine. Que l'on se souvienne des oies du Capitole. Certes, comme tous les vaincus de l'Histoire, les Celtes ont dû se résigner à ce que l'histoire (et surtout leur histoire) soit écrite par leurs vainqueurs. Mais le trésor de leur culture a survécu à leur effondrement politique. Leur littérature et leur spiritualité ont fortement marqué le Moyen Âge. Le roman arthurien peut en témoigner car, malgré une christianisation profonde et des déformations littéraires, on y retrouve une part importante d'un vieil héritage mythique de l'Europe païenne.

Lorsque l'on évoque la culture « celtique », on doit penser d'abord aux deux grandes littératures médiévales en langue celtique : celle d'Irlande et celle du pays de Galles<sup>6</sup>. Les récits mythologiques irlandais et les contes gallois constituent un socle essentiel de la vieille culture celte. Il faudrait y rajouter toute la littérature hagiographique en latin, en particulier celle qui provient des régions où les Celtes ont vécu, c'est-à-dire presque l'ensemble de l'Europe. Sous une forme christianisée, on lit en effet les thèmes archaïques d'une mythologie préchrétienne, miraculeusement conservée bien que retravaillée par l'Église.

À une époque aussi éprise que la nôtre de formalisme et de théorie, s'intéresser aux mythes paraît injustement suspect. Faut-il pourtant redire que la mythologie existe bel et bien ? S'il fallait en proposer une définition, pourquoi ne pas retenir celle de Claude Lévi-Strauss :

« La substance du mythe ne se trouve ni dans le style, ni dans le mode de narration, ni dans la syntaxe mais dans l'histoire qui y est racontée. Le mythe est langage ; mais un langage qui travaille à un niveau très

élevé, et où le sens parvient, si l'on peut dire, à décoller du fondement linguistique sur lequel il a commencé par rouler<sup>7</sup>. »

La substance du mythe est précisément traductible d'une langue à l'autre. On peut raconter le mythe d'Édipe ou du Graal dans n'importe quelle langue de la terre et il ne perdra pratiquement rien de sa substance imaginaire. Par contre, la matière littéraire résistera toujours à une tentative de traduction : elle n'est que rarement traductible. On voit ainsi se dessiner très précisément les contours du domaine mythique, celui qui est exploré dans le présent ouvrage. Il s'agit d'étudier ce qui, dans la littérature, n'est pas soluble dans les procédés du langage, ce qui signifie au-delà ou en deçà de la lettre. Car la lettre tue ! Et le mythe vivifie. Philippe Le Guillou écrit avec justesse :

« [Le mythe arthurien] doit être raccordé à sa souche irlandaise et primitive, il doit être retrempe dans le bain de ses mers d'origine. Toute poésie pleinement arthurienne doit être soucieuse de manifester ce feuilleté, cette stratification vivante qui montre l'ancrage fondateur<sup>8</sup>. »

Il s'agit ainsi de permettre une autre lisibilité des récits arthuriens en les confrontant aux grands récits de la tradition celte (irlandaise d'abord, galloise ensuite). Pour cela, évidemment, il faut comparer. Non pas des détails avec d'autres détails, mais des ensembles structurés de motifs et de thèmes dont l'analogie ne peut s'expliquer ni par le hasard ni par l'imitation consciente.

En effet, on ne peut concevoir la littérature du Moyen Âge en dehors de l'idée de tradition. On entend par là d'abord un héritage de contes et de récits issus de la tradition orale et que les écrivains se donnent pour mission d'adapter à un public qui les affectionne. L'invention littéraire absolue n'existe pas au Moyen Âge : les écrivains utilisent des histoires qui existent déjà, même si celles-ci adoptent parfois des formes assez différentes de la version transcrite en littérature. La plupart de ces récits remontent à d'anciens mythes qu'une comparaison avec des mythes analogues (grecs, scandinaves, celtes ou autres) permet de dégager et d'interpréter. Il ne s'agit nullement de se demander si les écrivains avaient lu et utilisé les auteurs grecs, scandinaves ou indiens parfois convoqués à l'appui de telle ou telle comparaison. Et encore moins de se demander si les mythes celtes ont été copiés sur les mythes grecs. Il s'agit plutôt de s'interroger sur le fonctionnement d'une mémoire mythique dont tout indique qu'elle se structure sur des traditions pluriséculaires.

Mais la tradition médiévale est aussi une tradition culturelle qui repose sur le texte écrit, qu'il s'agisse du Livre des Livres (la Bible) mais aussi de ces innombrables écrits de l'Antiquité latine qui survivent grâce aux moines qui les recopient patiemment. L'écrivain médiéval se trouve au carrefour de ces deux traditions. Il a souvent tendance à les croiser, à montrer ce qui les met en résonance, ce qui les enrichit aussi l'une par rapport à l'autre et, en définitive, ce qui les explique conjointement.

On le comprend bien : la littérature du Graal n'est soluble ni dans la linguistique, ni dans la psychanalyse ni dans la sociologie modernes, ni même sans doute dans la mythologie bien que cette dernière sache, sans doute mieux que d'autres disciplines, cerner son projet de parole sacrée ou sacralisante. En ce sens, Julia Kristeva n'a pas tort de déclarer que la littérature trouve son origine dans la Bible. Certes, le présent ouvrage d'orientation mythologique ne prétend nullement résoudre globalement tous les problèmes posés par la *Quête*. Il a peut-être l'ambition de montrer que la perspective mythologique n'a pas dit son dernier mot et qu'elle peut contribuer à un nouvel ordonnancement des disciplines qui détiennent un savoir sur les textes littéraires en général et ceux du Graal en particulier. Ces disciplines sont nombreuses : de l'histoire des religions à la philologie en passant par l'ethnologie, la théologie, la philosophie et bien d'autres encore.

En 1878, le grand médiéviste Gaston Paris publiait dans la revue *Méhusine* un texte aussi important que méconnu intitulé : « De l'étude de la poésie populaire en France<sup>9</sup>. » Il y déplorait le retard considérable pris par la France dans l'étude et la publication des poésies populaires. Il appelait de ses vœux des recherches systématiques sur le folklore et les traditions. Gaston Paris savait fort bien qu'une partie des énigmes de la littérature médiévale se trouvait dans les croyances et traditions du peuple et non dans les grandes chroniques du clergé. Son appel était un programme de travail surtout à l'intention des médiévistes. Mais la médiévistique des générations qui lui succédèrent ne suivit pas le maître. On s'égarait souvent sur des voies sans issue<sup>10</sup>. Les cuistres faisaient la loi dans une Université sans repères. On continua longtemps de mépriser le folklore et le mot a gardé aujourd'hui une connotation péjorative. Et pourtant ! Que ne trouve le médiéviste qui interroge les contes, les dialectes, le folklore et les traditions non seulement de la France mais de l'Europe et au-delà ? Souvent sans le savoir, l'ethnologie et le folklore ont collectionné des faits, des récits et des croyances parfois résiduels qui remontent au Moyen Âge, voire au-delà, et qui permettent de mieux comprendre

l'univers mental étrange d'une période couvrant mille ans de civilisation occidentale. C'est à cette intuition majeure de Gaston Paris que le présent ouvrage rendra hommage et justice. Il reste pénétré de l'idée qu'une part essentielle des motifs de la *Quête du Saint Graal* se trouve dans la mémoire du peuple qu'irradie une vie poétique de plusieurs siècles. Cela n'exclut évidemment ni l'invention ni la liberté poétique des écrivains qui les relaient.

Il y a nécessairement une distance entre nos attentes modernes (voire postmodernes) et ce que les textes médiévaux peuvent nous offrir. Cet écart est justement l'espace de l'imaginaire. Il évite de réduire la fiction à la réalité et de croire que le Graal existe quelque part dans un lac de Bavière caché par les nazis ou dans une abbaye catalane protégée par les espions du Vatican, voire dans un château cathare mystérieusement dissimulé à notre intention. Il ne faut pas prendre la fiction pour la réalité et abolir le paradoxe mythique. Celui-ci exige d'admettre que le Graal existe et n'existe pas à la fois. Il existe parce qu'on en parle et il n'existe pas parce que nul n'a jamais pu le voir ni le toucher. Il n'est pas qu'un objet de langage qui « fait signe ». Il est un défi à notre culture et à notre sens de l'aventure intellectuelle. Peut-être surtout.

## NOTES

Toutes nos références au texte de la *Quête del Saint Graal* renvoient à l'édition d'A. Pauphilet (Champion, 1923, Classiques français du Moyen Âge, 33). Pour les citations, le premier chiffre entre parenthèses désigne la page de cette édition et les autres chiffres les lignes de cette page.

1. On s'étonne de la réédition régulière de cet ouvrage ancien qui accumule les fautes de traduction et donne une idée fautive du cycle du Graal. Jacques Boulenger (1879-1944) était chartiste, historien, critique littéraire et romancier. Sa contribution au *Cri du peuple* de Doriot lui valut d'être compromis parmi les « collaborateurs ». Une crise cardiaque en 1944 lui épargna un procès à la Libération.

2. O. Rahn, *Croisade contre le Graal*, Stuttgart, 1963 (traduction française : Stock, 1974). Selon la couverture du livre, O. Rahn serait mort « en parfait cathare sur le glacier de l'Empereur Sauvage ». Mais on doute que les cathares utilisaient du cyanure pour leurs expéditions sur les glaciers ! C. Bernadac, *Le Mystère Otto Rahn (Le Graal et Montségur) : du catharisme au nazisme*, Paris, 1978.

3. Montsalvage est étymologiquement le mont « sauvage » (c'est-à-dire couvert de forêts *silvaticus*). Le nom n'a rien à voir avec Montségur. Quant aux cathares dans l'histoire, ils sont vraiment une pièce rapportée !

4. Le terme « indo-européen » se traduit en allemand par *indo-germanisch*. Cela n'est pas innocent.

5. Voir en particulier : D. Éribon, *Faut-il brûler Dumézil ? Mythologie, science et politique*, Flammarion, 1992.

6. Sur toutes ces questions, nous renvoyons à l'ensemble des travaux (fondamentaux) de Françoise Le Roux et C. Guyonvarc'h.

7. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, 1974, p. 240.

8. Ph. Le Guillou, *L'Orée des flots* et *Pour une poésie arthurienne*, La Gacilly, Artus, 1997, p. 106. Pour la *Quête*, on verra qu'il faut prendre au sens immédiat le bain des « mers d'origine » dont parle ici Le Guillou.

9. *Mélusine*, 1, 1878, col. 1 à 6.

10. Voir aujourd'hui dans les romans médiévaux du graal une fiction « métapoétique » où l'œuvre ne parle que d'elle-même et des conditions de sa création nous paraît d'une ineptie totale. Les écrivains écriraient des romans pour expliquer pourquoi ils écrivent des romans ! Le graal serait un signe vide, c'est-à-dire quelque chose comme n'importe quoi ! Le *Lancelot-Graal* n'est certainement pas le « nouveau roman ». On pourra se reporter à notre compte rendu de l'un de ces essais dans : *Romanische Forschungen*, 116, 2004, pp. 145-146.

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i> .....	7
<b>Chapitre I : LE GRAAL ET LA QUÊTE</b> .....	15
<i>L'étrange arrivée du graal, 15 ; Sanctification du graal, 19 ; Résumé de la Quête, 21 ; Gautier Map : un auteur imaginaire ?, 28 ; La quête et le Temple, 30.</i>	
<b>Chapitre II : UNE ÉTRANGÉTÉ TOUTE PAÏENNE</b> .....	37
<i>Un puzzle mythologique, 37 ; Épreuves rituelles, 38 ; Le bestiaire symbolique, 47 ; Salomon, la nef, le lit et l'épée, 51 ; L'art des semblances, 54.</i>	
<b>Chapitre III : LES ÎLES DÉSENCHANTÉES</b> .....	61
<i>Odyssées celtiques, 61 ; La quête de la merveille, 63 ; Les îles magiques et sacrées, 65 ; Graal et pommier, 68 ; Des îles diabolisées, 73 ; Ermites ou druides ?, 75.</i>	
<b>Chapitre IV : NAISSANCE D'UN MESSIE</b> .....	83
<i>Un père nommé Galaad, 83 ; Le Château de la Casse, 86 ; La blanche serpente de Corbénic, 89 ; Ma mère est une sirène, 94 ; La mère amère, 98 ; La colombe de la Pentecôte, 100.</i>	
<b>Chapitre V : LA FEMME CONTAMINÉE</b> .....	105
<i>Contre les femmes, 105 ; Le sang féminin, 109 ; L'arbre qui saigne, 117 ; La maladie féminine du roi, 121.</i>	
<b>Chapitre VI : CORBÉNIC ET CORBÉNY</b> .....	127
<i>Corbény et le miracle royal, 127 ; La guérison par le sang, 130 ; La médecine sanglante, 133 ; Une purification virginale, 140 ; Les scrofules, la truie et le lait, 143.</i>	

Chapitre VII : <b>LE POMMIER D'AVALON</b> . . . . .	151
<i>Présence d'Avalon, 151 ; L'arbre de vie et de mort, 154 ; Pomme de reinette et pomme d'api, 159 ; Le pommier et l'arbre de la Genèse, 160 ; Le pommier de Paradis, 164.</i>	
Chapitre VIII : <b>MYSTÈRES DU SAINT GRAAL</b> . . . . .	171
<i>Ceci est mon corps, 171 ; L'île de Sarras, 175 ; Le secret insoutenable, 180 ; L'homme menstrué, 182 ; Le sang christique, 184.</i>	
Chapitre IX : <b>GALAAD ET LE LAIT DE LA VIERGE</b> . . . . .	191
<i>Un nom biblique, 191 ; Galaad et le septénaire, 194 ; Un nom gallique, 196 ; Galaad et le lait, 198 ; Galaad et saint Bernard, 201 ; Le lait et le miel, 205.</i>	
<i>Conclusion</i> . . . . .	211
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> . . . . .	215